

The Curse of the Jade Scorpion

Woody perdu et retrouvé

The Curse of the Jade Scorpion, Allemagne / États-Unis 2000, 105 minutes

Maurice Elia

Number 216, November–December 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2001). Review of [The Curse of the Jade Scorpion : woody perdu et retrouvé / *The Curse of the Jade Scorpion*, Allemagne / États-Unis 2000, 105 minutes]. *Séquences*, (216), 49–49.

THE CURSE OF THE JADE SCORPION

Woody perdu et retrouvé

Le plaisir de la comédie, surtout celle où on retrouve des visages familiers, tient en partie au plaisir que l'on prend à s'être laissé berné. Ici, avec cette nouvelle loufoquerie signée Woody Allen, ce plaisir se double de celui, plus subtil, d'avoir perdu puis retrouvé en moins de deux heures de temps un réalisateur que l'on aime, que l'on retrouve autre (mais à peine) mais tout aussi intelligent, séduisant et efficace qu'auparavant. Car il semble que rien n'est plus stimulant que d'être dérangé, le temps d'un ou deux films, dans la vision un peu définitive que l'on s'était faite d'un auteur, et de devoir reconsidérer son talent et ses possibilités après une œuvre décevante (*Small Time Crooks*). Rien de plus reconfortant par contre que de pouvoir rire au spectacle de la comédie vidée de ses difficiles efforts par l'arme même du cinéma : sa magie.

La magie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est ici le support du film. Les personnages principaux se laissent tromper par elle, nous nous laissons tromper par elle, par l'entremise de ces mêmes personnages principaux, et tous ensemble, personnages et spectateurs, par celle du cinéma, transmise jusqu'à nous par le biais de son dépaysement, de sa joie, de son transport dans un autre monde, de son leurre accepté et de ses tours de passe-passe.

Car, et il n'y a aucun doute là-dessus, Allen, en compagnie de son hypnotiseur, nous emporte et nous fait rêver, en nous plaçant comme d'habitude dans la situation du héros, son névrosé habituel, doublé cette fois-ci d'un enquêteur d'assurances à la recherche d'un criminel qui n'est autre que lui-même.

De ce divertissement brillant, on pourrait encore une fois penser que Woody Allen ne se renouvelle pas. En fait, le propos d'Allen s'avère fidèle à une œuvre qui ne hausse jamais le ton et croit encore aux mots et au choc qu'ils peuvent provoquer lorsqu'ils sont intelligemment placés côte à côte. Quant aux situations, le cinéaste les a sans doute déjà décrites dans des films précédents, mais dans *The Curse of the Jade Scorpion*, la portée est autre parce qu'il semble qu'ici il veuille s'adresser aussi au sémiologue du cinéma dissimulé derrière le cinéphile, à celui qui se délecte à découvrir les dimensions cachées derrière l'image, derrière le simple récit raconté. C'est ainsi qu'aidé d'une superbe photo, de décors et de costumes soigneusement recréés, Allen nous transporte non seulement dans les années 40, mais dans la façon de penser de l'époque. Au-delà de l'amitié que l'on peut ressentir pour les personnages (particulièrement les personnages secondaires interprétés par Elizabeth Berkley, Wallace Shawn ou John Schuck, composantes parfaitement étudiées du petit microcosme social d'une époque), Woody Allen laisse sous-entendre une sympathie qui prend en compte leur apport à la pensée des décennies passées, à certaines modes (comme celle de l'hypnose), mais aussi, avec une sincérité qui déborde les cadres de l'écran, à leur maladresse, à leurs tâtonnements.

CW Briggs déteste Betty Ann Fitzgerald de la même manière que Tracy détestait Hepburn, c'est-à-dire de la manière qui les fera se retrouver dans les bras l'un de l'autre à la toute fin. (Il s'agit bien

sûr de ne pas entre-temps tomber entre les griffes de Veronica Lake ou de Lauren Bacall.) Le spectateur à l'habitude de ce dénouement prévisible, et conséquemment participe de plein gré à la course qui les mènera à cette très précise ligne d'arrivée. L'expectative reliée à l'arrivée du dernier Woody Allen n'est pas très différente : le petit névrosé va venir nous jouer encore son petit numéro, mais comment va-t-il s'en sortir cette fois ? Et nous parlons ici du personnage ET du cinéaste... C'est ainsi que le film est à la fois un hommage aux comédies de l'époque et une manière de s'en démarquer en jouant le jeu des possibilités offertes aux cinéastes contemporains. Regardez : pas de recours à des scénarios impossibles (ni d'ailleurs à de la vraie magie, à de vrais effets spéciaux) ni de recherche d'éléments accrocheurs (notre Bacall 2001, c'est Charlize Theron, utilisons-la).



Les dimensions cachées derrière l'image

Enfin, pour faire un bon film comique, il faut une philosophie (genre l'humanisme chaplinien ou l'absurde de Keaton), une situation ou un sujet, un acteur-personnage et des gags. La philosophie d'Allen a souvent été considérée comme banale au niveau comique, ses idées plutôt courtes, car souvent basées sur des répliques genre *one-liner*, et ses récits parfois tirés en longueur. Cependant, avec *The Curse of the Jade Scorpion*, désopilant de bout en bout, on peut oser prétendre que notre névrosé possède tout de même une vision du monde. Celle d'amuser à peu de frais. Nous prenons ici le verbe au sens de : « tromper au moyen d'habiles diversions ». Il s'agit non seulement de se laisser aller, mais de participer à la démonstration. Comme le fait le personnage de Helen Hunt à la toute dernière scène du film. Elle n'est plus envoûtée, mais elle en profite. C'est à peu de choses près ce qu'Allen nous demande de faire.

Maurice Elia

Allemagne/États-Unis 2000, 105 minutes — Réal. : Woody Allen — Scén. : Woody Allen — Photo : Zhao Fei — Mont. : Alisa Lepselter — Son : Robert Hein — Déc. : Santo Loquasto — Cost. : Suzanne McCabe — Int. : Woody Allen (CW Briggs), Helen Hunt (Betty Ann Fitzgerald), Dan Aykroyd (Chris Magruder), Charlize Theron (Laura Kensington), David Ogden Stiers (Voltan), Elizabeth Berkley (Jill), Wallace Shawn (George Bond), John Schuck (Mize), John Tormey (Sam) — Prod. : Letty Aronson — Dist. : TVA International.